



Orwell

Ornithorynque

Outside

No

O come Giotto

Le maître, l'élève, le savoir... Que mettre
au centre de l'école ?
Mais la même chose qu'au centre de
la réponse, ou de l'amour.
Je vous zed : un « o ».

Hervé Le Tellier

O Je t'écris une lettre

La lettre et le néant

Cher O,

Nous avons depuis bien longtemps la plus grande admiration pour toi. La finesse de ta jambe minuscule, la rondeur de ton corps majuscule... Tu es sans aucun doute l'exégèse de la beauté orthographique, l'étalon-or de l'élégance calligraphique. Point chez toi de fioritures ou de point disgracieux pour mettre en péril le fragile équilibre de ton trait, car, tout, en toi, est harmonie. Voyelle des bouches gallipyges, des lèvres refermées sur elles-mêmes, en signe de baiser, tu es également le trublion des mathématiques, celui qui ne divise jamais et ne représente rien, sinon le néant. Tu es de toutes les apostrophes, de tous les rires, de toutes les exclamations. Tu te maries à l'I et l'N pour des diphtongues malicieuses, et même parfois à l'M, pour des ombres chantantes... L'E et à l'A te pénètrent à loisir, t'enfantant d'improbables prénoms que des chanteurs alcooliques épellent à l'occasion. Et, à ceux qui douteraient de ton ouverture, je rétorquerai qu'aucune lettre n'est plus internationale que toi : tous les accents te vont. Aussi avons-nous décidé de te dédier le premier N°. Pendant trente-six pages, repais-toi de ta gloire, assouvis ton destin d'empereur des lettres : tu l'as bien mérité. Car si l'alphabet n'existait, O ne serait qu'un zéro. Et nous le voulons pas. xxx

[YL]

O Sommaire

Je t'écris une lettre

La **lettre** et le néant, page 3



Histoire de la lettre

L'**O** du Giotto, page 6



Interview imaginaire

Conversation avec
George **Orwell**, page 8



Dossier

L'**Ornithorynque**
est rien qu'un
rigolo, page 15



1. Outside, à l'intérieur

Premier **meurtre**
artistique, page 25

Critiques

✓ Histoire d'**O**, page 30

✓ Mister **O**, page 31

✓ Amando de **Ossorio** : que d'os, que d'os..., page 32

Au pied de la lettre

Tant va la **cruche** à l'eau... page 19

Portfolio

Page 20



La révolte des lettres

L'amer avis du **râleur**, page 24



N° est une publication apériodique
au format pdf, distribuée gratuitement.
Sa diffusion est libre, mais aucune
exploitation commerciale ne saurait
en être faite sans l'accord écrit
des auteurs. Tous les textes et toutes
les illustrations restent la propriété
exclusive de leurs auteurs.

Ont collaboré à ce numéro :

Christian Dufour, Brice Favre,
Sylvain Heudes, Dominique
Karadjian, Yann Leclerc, Marc
Madouraud, Francis Mizio.

Conception : Dominique Karadjian

Mise en page : Yann Leclerc

Contact : dkaradjian@ecrivains.org

Histoire de la lettre

Si jamais un jour, l'Histoire se retrouve au pied de la lettre, racontez le O du Giotto. Son tracé apaisera certainement un jour les tumultes de ce bas-monde...

L'O du Giotto

C'est Vasari qui rapporte dans ses *Vite de più eccellenti architettori, pittori et scultori italiani da Cimabue infino a' tempi nostri : descritte in lingua toscana da Giorgio Vasari, pittore aretino*, sorties en mai 1550 des presses de l'imprimeur florentin Lorenzo Torrentino sous la forme de deux in-4°, comment, à Padoue, il y a aujourd'hui sept siècles exactement, Giotto, fils de Bondone, celui que Cimabue en route pour Bologne avait vu, petit paysan de dix ans assis par terre dans son hameau natal de Vespignano, dessiner une brebis sur une ardoise, et, rempli d'admiration pour un si naturel talent, mené avec lui en son atelier où le facétieux gamin peignit un jour sur la toile du maître une mouche assez réaliste pour que celui-ci l'y pensant empéguée s'évertuât en vain de longues minutes à lui faire prendre envol, Giotto le pâtre, pressé par un émissaire du pape Benoît IX de lui donner en lieu et place d'entretien d'embauche quelque preuve de

son talent, se contenta, en un geste de folle impudence, de tracer devant lui à main levée un cercle parfait sur une feuille afin qu'il la transmitt au pasteur suprême. À cette heure, c'est Giotto qui a le cri, c'est à lui qu'appartient la clameur, *e ora ha Giotto il grido*, dit alors de lui son ami Dante au chant onzième du Purgatorio.

Si le trait du Giotto se vérifia net et sans bavure et lui valut, outre d'orner de sa Navicella la basilique Saint-Pierre de Rome, le surcroît de gloire que l'on sait, c'étaient ronds de chapeau que pour notre part nous bavions dans cette école Montjovis, ignorants que nous étions de cela et de tout, et particulièrement des troubles qui agitaient alors nos instituteurs en blouse grise dont un couple de collègues comme eux limougeauds venait en recevant une mort effroyable aux bords d'une route algérienne d'engrener une guerre innommée par quoi notre enfance allait être scandée et dont nous ne sentirions les derniers feux mal



Le dernier jugement du Giotto (détail).

s'éteindre qu'à la nubilité, aux confins d'une adolescence qui s'en irait crever dans l'exultation d'un joli mois de mai, et le goût de ce printemps-là nous sera viagique et nous suivra au caveau comme il y a trop tôt déjà accompagné d'aucuns, oui, nous tirions autrement la langue quand, chaque matin, il nous fallait calligraphier après la date inscrite en rouge par le maître en-dessous de la frise avec soin guillochée la veille, à la plume sergent-major redoutablement ballonnée d'encre violette, une ligne de signes identiques au parangon adossé à la marge, modèle étalon dont la distinction irréfragable nous faisait assez savoir qui à l'évidence entendait ici commander. Et que l'on n'aille pas se figurer que, conformément aux appa-

rences de simplicité bon-homme qu'il affichait, cet « o » fût plus qu'un autre caractère aisé à transcrire. Car si tout allait bien à la descente en plein qui s'effectuait, freewheelin', en roue libre, guidon lâché mains plaquées à l'ensellure, l'air dégage, l'oeil et la patte assurés de celui à qui on ne la fait pas, nous

prenions soudain, arrivés au pied de la lettre comme à celui du mur le maçon, conscience d'avoir mangé en premier notre pain blanc, et le canard du doute en nous s'insinuait au moment même où il s'agissait, tous jabetages tus, émotionnés comme au pied de l'Aubisque ou du Galibier le grand Gino Bartali, de se jeter avec fureur, estomac noué, dans le délié de la remontée : dans l'enrayure alors le métal crochait au papier, se faisait griffe et soc, le trait frissonnait, la pointe trémulait et partait en dérape, une tache parfois hoquetait à la page des crispés qui les contraignait, guigneurs rotatoires et circonspects, à en buvarder ce margouillis, crainte de la tirade des petits cheveux et de l'atroce impression que la peau ne sau-

rait manquer de se décoller de l'os temporal comme conséquemment du banc notre cul, les balourds anhélaient, la main grelottant, c'était foutu, ils n'accéderaient jamais, tout là-haut à droite, au germe, à la ligature libératoire qui autorisait les plus dégourdis à donner cours à l'élégance du poignet, comme se ferre une truite, doucement mais avec l'assurance de l'inexorable, tracé évocateur, en nous qui pour la plupart étions neufs à la ville, dans son évidence facétieuse et tortillonnée, de la queue de la truie qui gouvernait sa copieuse portée dans le coudert des grands-parents, non, ils avaient beau, laborieux contordus et suant, s'appliquer, ils pressentaient bien déjà qu'ils ne veraient jamais s'aligner, comme il se disait en cette *Ballade Irlandaise*, depuis peu à la mode, que nos mères, bien plus jeunes alors que nous ne le sommes aujourd'hui et ne le serons désormais, fredonnaient à la cuisine, ils ne veraient jamais au grand jamais, non plus qu'un jour de neige embaumé de lilas, se profiler, sur leur page ni sous le ciel limousin, des « o » rangés. **XXX**

[CD]

Interview imaginaire

Orwell appartient à une génération d'écrivains qui atomisa le « je » en plein vol. Tel un Joyce ou un Kafka, il mit l'accent sur la perte évolutive du « moi pensant » : l'homme subit plus qu'il ne crée son environnement et a de plus en plus du mal à y participer. À l'aune de sa réflexion, il nous a paru plus sensé de donner la parole à un homme dont les expressions écrites sont entrées dans les mœurs, au point de les dénaturer complètement. Le canadien Hsing Lee a donc imaginé une conversation avec l'auteur. Orwell nous y livre sa vision du monde d'aujourd'hui, grâce à une analyse sémantique très poussée.

Conversation avec George Orwell

Récit imaginé par Hsing Lee – Première partie (1/3).

Moi : (Assis à une table avec du papier et un stylo. Quelques livres traînent ici et là : le dictionnaire américano-anglais de Cambridge, le dictionnaire international de Cambridge, une fausse copie de 1984, un exemplaire de l'Anarchisme d'Emma Goldman ainsi que d'autres essais.) Quelle perte de temps ! Une classe d'anglais. J'ai participé à cette stupide classe pendant douze ans. Et maintenant que je paie pour être à l'école, ils me font prendre encore cette matière. À croire que je ne connais pas suffisamment cette langue !

De l'extérieur, la caméra passe et plonge à travers un dédale de portes, puis emprunte le corridor pour arriver à la bibliothèque. Nous me

voyons assis à la table, la caméra cherche la copie de 1984 et s'arrête brutalement sur la couverture.

George : Je préférerais différer une telle décision.

Moi : (regardant autour) Quoi ?

George : Par ici !

Moi : (regardant la couverture de 1984) Whoa !

George : Comme je le disais, je peux vous aider. Je parle anglais, Vous parlez américain.

Moi : (abasourdi)

George : Ici George Orwell, à votre service !



Moi : Mais vous êtes mort !!!

George : Evidemment !!! Mais je vous prie de ne pas en faire tout un plat. Je suis bel et bien présent et c'est tout ce qui compte, n'est-ce pas ?

Moi : Vous êtes bien George Orwell ?

George : N'est-ce pas ce que je viens de dire ?

Moi : C'est trop bizarre. Je dois rêver ! J'ai lu vos romans, 1984 et La Ferme des Animaux, lorsque j'étais encore au lycée.

George : Je les ai peut-être trop bien écrits. Qui plus est, on ne les étudie véritablement plus. C'est pourquoi je suis ici. Vous devez réveiller les gens, trop d'événements peu reluisants se passent. Des choses vraiment horribles, qui se sont passées à mon époque et qui n'auraient pas du se reproduire ! Vous en voyez déjà les prémices avec Enron et Worldcom.

Moi : Que voulez-vous dire ?

George : Vous vous souvenez du Newspeak, tiré de mon roman ?

Moi : Je crois.

George : Dans 1984, Big Brother a conçu un moyen insidieux de contrôle. Il a modifié le vocabulaire en le vidant de sa substantifique moelle. En éliminant tous les mots qu'ils considéraient comme obsolètes : noms, verbes, adjectifs... Toutes sortes de mots. Ils ont ainsi réinventé un tout nouveau langage.

Moi : Quelque chose comme « le conservatisme à visage humain » ?

George : EXACTEMENT ! Comme le conservatisme à visage humain, quoi que je le qualifierais personnellement de vampirisme.

Lorsque vous sortez les mots de leur contexte, lorsque vous changez leur sens, et inventez des synonymes de mots ayant déjà une double définition, il devient difficile aux personnes d'imaginer ce que peuvent signifier des mots comme vie, liberté ou encore la recherche du

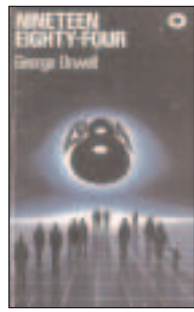
bonheur.

Prenons le mot révolution par exemple. Comment pourrait-il y avoir une révolution si vous le sortez de son contexte ? Comment l'idée même de la révolution pourrait germer dans l'esprit de personnes qui n'ont jamais conceptualisé une telle chose ?

Moi : Je crois comprendre votre point de vue, mais ce n'est pas comme s'ils retiraient le mot révolution du dictionnaire...

George : Ils n'ont pas besoin de le faire. L'idéologie est le vecteur indispensable pour faire la révolution. Il vous suffit de la remplacer par une nouvelle définition plus subversive, fondée uniquement sur le langage et ainsi en la dénaturant, vous asséchez toute idée de nouvelle idéologie. Et pas de nouvelle idéologie, pas de révolution.

Moi : (perplexe) Mais vous avez mentionné Enron et Worldcom. En quoi existe-t-il une relation



entre ces événements et le Newspeak ? L'avidité n'est-elle pas à l'origine du cas Enron ?

George : Oui en partie.

Moi : Comment cela en partie ?

George : Car c'est la route empruntée désormais par les Américains. Vous voyez, Big Brother et les médias ont magnifiquement re-travaillé la langue anglaise. Lorsque j'ai imaginé le concept du dictionnaire Newspeak, jamais je n'aurais pensé qu'ils auraient l'audace d'en publier un avant d'avoir expurgé tous les autres dictionnaires.

Je soupçonne une véritable raison derrière tout cela : le gouvernement est si confiant qu'il ne fait plus attention aux personnes dénonçant le fait que les américains ne parlent plus anglais.

Moi : Mais nous parlons anglais !!

George : Très bien ! Prenons un autre exemple. Examinons ensemble, si vous le voulez bien, le principe fondamental de l'économie américaine : le Capitalisme. En

anglais, la définition du capitalisme est unique, mais en américain Newspeak, il en est tout autrement. Vous voyez ces dictionnaires ? Ouvrez-les au mot Capitalisme.

Moi : (ouvrant le Dictionnaire international à « Capitalisme »).

George : Dans le Dictionnaire international anglais de Cambridge, le Capitalisme est défini comme étant un système économique,

politique et social fondé sur la propriété privée de biens, financiers et industriels et dont le but est d'engendrer le plus de profits pour les sociétés et les gens les plus méritants. Ouvrez l'autre dictionnaire maintenant.

Moi : (ouvrant

le Dictionnaire américain au même mot).

George : Dans le Dictionnaire Américain de Cambridge, la version Newspeak, le capitalisme est défini comme « *un système économique fondé sur la propriété privée des biens et des affaires, dans le but d'engendrer le plus de profits au bénéfice des propriétaires* ».

Moi : Ouh la !

George : N'est-ce pas étonnant ? Dans le reste du monde, le capitalisme bénéficie à tous ceux qui participent avec succès à la propriété privée. Si vous prenez en compte la définition du Dictionnaire Américain, il bénéficie uniquement aux propriétaires, et



non plus à la société et aux salariés directement impliqués dans le capital, si les affaires vont bien. Le succès n'est ici plus de mise. Aux États-Unis, les propriétaires sont seuls habilités à faire les plus gros profits.

Moi : Vous n'avez pas l'air de plaisanter...

George : Non je ne plaisante pas. Et ce n'est franchement pas drôle. Étudions d'autres exemples... Tiens, le Nationalisme.

Moi : (ouvrant à nouveau le Dictionnaire International et ensuite le Dictionnaire Américain.)

George : Le Nationalisme y est défini comme étant « *le désir et la tentative de parvenir à l'indépendance de son pays ou de sa nation. Il signifie aussi un amour ou un trop grand amour pour son propre pays* ».

Dans le Dictionnaire Américain, ce sont les sentiments d'affection, de loyauté et de fierté qu'éprouvent les personnes pour leur pays. Il y est aussi dé-

crit comme le souhait exprimé d'une indépendance politique d'un pays contrôlé par un autre, en partie ou totalement. Et oublié le trop grand amour pour son pays !!

La définition américaine ressemble à s'y méprendre, à ce que nous appelions, de mon temps, le patriotisme.

Et si nous considérons maintenant le mot Communisme ? La définition anglaise exprime « *la croyance en une société sans classes, dans laquelle les moyens de production sont possédés et contrôlés par ses membres et où tout le monde travaille à sa mesure et reçoit ce dont il a besoin* ».

La définition américaine définit le communisme comme étant « *un système économique fondé sur la propriété publique des biens et du contrôle des moyens de production, et dans lequel personne ne profite du travail de l'autre* ».

Aucune mention n'est faite de la société sans classe, le fait de travailler à sa mesure et de rece-

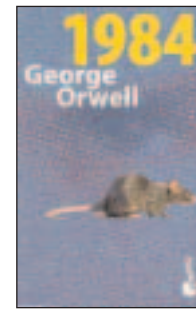
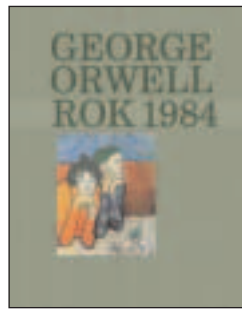
voir ce que l'on a besoin. La version anglaise repose en fait sur la propre définition de Marx, pas la version américaine.

Moi : La différence est tout de même minime, par rapport aux autres mots.

George : Ma démonstration n'est pas terminée. Consultez les deux dictionnaires au mot Socialisme ! Le Dictionnaire International le définit ainsi : « *Gouvernement de n'importe quel système économique et politique qui possède et contrôle les affaires et moyens de production* ». Donnez-moi maintenant la définition du Dictionnaire Américain, s'il vous plaît ?

Moi : C'est exactement la même ! Et elle ressemble étrangement à la définition américaine du Communisme !

George : Et oui ! Vous voyez, pour que notre monde fonctionne correctement, cela requiert une communication claire et efficace. Quand deux peuples en viennent à avoir des



définitions différentes sur le même mot, il est difficile de nous comprendre. Pour nombre d'américains, le communisme est synonyme de socialisme.

Moi : Mais quelle en est la raison ?

George : Elle est de trois ordres : la première est d'entretenir la confusion. Plus la masse est embrouillée, plus il lui est difficile de s'organiser pour former une opposition efficace face à une tyrannie. La majorité des américains scolarisés ne savent littéralement pas lire. Ils lisent mais sans comprendre parce qu'ils n'ont pas le même vocabulaire que les autres peuples. La deuxième alimente l'isolement. En faisant ces changements, le gouvernement isole les américains du reste du monde, car ce que l'américain lambda pressent comme étant du patriotisme est considéré par les autres comme du nationalisme.

En retirant de la définition « un

trop grand amour », le Newspeak confère au nationalisme un visage présentable exempté de tous ses méfaits. De fait, les américains sont désormais incapables de différencier le patriotisme du nationalisme.

Moi : Vous avez raison, c'est ce qui se passe depuis le 11 septembre.

George : Ce fut vraiment une tragédie. J'espère que vous en retirerez des leçons pour l'avenir...

La troisième raison est une recherche permanente de la simplicité. La propagande se doit de rester basique, comme nous l'a appris Hitler. Nous savons que les américains haïssent le communisme. En définissant les sociaux-démocrates comme des communistes dans le dictionnaire Newspeak, nous diabolisons les socialistes avant même qu'ils aient une chance de s'exprimer.

Moi : Je comprends votre point de vue, mais je ne vois toujours

pas le rapport avec Enron.

George : En effet, mais nous n'avons pas fini avec les définitions. Ouvrez le Dictionnaire International à « Profiteur ».

Moi : Très bien... Attendez une petite seconde... Voilà. Profiteur : « *nom, PÉJORATIF – personne tirant avantage d'une situation injuste que subissent d'autres personnes, afin de faire un profit en vendant à un prix exagéré des biens difficiles à obtenir.* »

George : Et quelle est sa définition dans le Dictionnaire Américain ?

Moi : Ok... hmmm... profit, profitable, profitabilité, profitablement. MAIS... le mot profiteuse n'apparaît même pas !!!

George : (*soupirant*) Réalisez-vous que vous me devez des royalties pour ça ?

Moi : C'est dingue !!

George : Non c'est du fascisme, il n'y a rien de fou là-dedans.

Moi : Selon le Dictionnaire Américain, les responsables d'Enron

et de Worldcom ont droit d'agir comme bon leur semble !!!

George : Précisément ! A leurs yeux, ils n'ont rien fait de mal car ils ont appliqué à la lettre la définition du capitalisme selon le Dictionnaire Newspeak Américain.

Moi : Pas étonnant que les personnes soient embrouillées par le discours de Bush. À chaque fois

qu'il parle, les mots s'envolent et tout le monde retourne à son petit monde en pensant qu'il a dit quelque chose de différent.

George : Vous commencez à comprendre le processus ! Le langage est utilisé de différentes manières afin de manipuler aussi bien la compréhension que l'Histoire. Considérez par exemple le mot Anarchisme.

Moi : Ah celui-là je le connais. Vous parlez du Mouvement Anarchiste dans lequel Emma Goldman et ses collègues firent tout pour qu'il devienne une société libre !

George : Oui... L'Anarchisme est défini en Anglais comme un système politique dans laquelle l'organisation officielle de la société serait légère ou informelle, les personnes travailleraient ensemble et librement.

Leon Czolgosz, un anarchiste, a assassiné le Président McKinley pour avoir impliqué les Etats-Unis dans la Guerre Americano-Espagnole, à cause du lobbying de United Fruit. Au final, United Fruit réussit à s'accaparer toute l'Amérique Latine et les Caraïbes. Premièrement, ils organisèrent l'attaque contre le Maine...

Moi : À l'école, on nous a appris que cette attaque n'a jamais eu lieu. Et qu'à la fin, cette guerre permit à Cuba et aux Philippines de se libérer.





George : Foutaises ! Imaginez une seconde que le Mexique soit une super puissance. Imaginez qu'il annexe le Texas et en fasse une base miliaire. Considéreriez-vous que les Etats-Unis ont été libérés ?

Moi : Non mais...

George : Cuba aurait du être libéré, mais le Département d'Etat a préféré faire main basse dessus. Ils ont pris la baie de Guantanamo, là où se situe votre camp X-Ray, et l'ont gardé même si on leur a demandé de partir. Cuba est depuis sous occupation militaire avec en prime un blocus économique. Les Philippines furent occupés militairement jusqu'en dans les années 90 et à nouveau depuis 2001.

Cette guerre fut la raison pour laquelle un anarchiste assassina McKinley. L'Anarchisme est opposé à toute forme de construction d'un empire. Ils proposent à TOUT le monde une liberté personnelle. Essayez de trouver

ce mot dans le Dictionnaire Américain...

Moi : Le mot n'y est même pas. Par contre il définit l'Anarchie comment étant un manque d'organisation et de contrôle dans une société ou un groupe car il n'y a ni gouvernement, ni pouvoir. Ils définissent ensuite l'Anarchiste. Il n'y a pas véritablement de définition, juste une déclaration qui contredit ce que le mouvement anarchiste représente : « croire en la liberté ne fait pas de vous un anarchiste ». C'est hallucinant, ils ont complètement inversé la définition de l'anarchisme !!

George : Maintenant vous comprenez. C'est comme si le mouvement anarchiste n'avait jamais existé alors qu'il est aussi vieux que le marxisme. Emma Goldman combattit Big Brother pour les droits des femmes et des minorités, 50 ans avant le Mouvement des Droits Civiques. Elle fut emprisonnée, puis exilée de force des États-

Unis pour avoir proposé l'égalité des droits, 56 ans après la proclamation de l'Émancipation.

Aujourd'hui, le Newspeak sert à marginaliser le mouvement altermondialiste, n'est-ce pas ?

Moi : Vous commencez sérieusement à me faire peur... XXX

[traduction DK]

Vous retrouverez la suite de cette interview imaginaire dans de prochains numéros de N°.

Dossier



Ornithorynque : S'il est une bestiole qui ne fait rien comme les autres c'est bien celle là. Chimère bien réelle, jamais aucun créateur n'aurait pu l'inventer. Imaginez une loutre, à patte de taupe, à la queue de castor et au bec de canard et vous aurez une petite idée du genre de la bestiole. Vivant en Australie, elle fait donc partie depuis peu de temps de notre imaginaire, mais elle a déjà inspiré quelques légendes pour enfants. Parmi elles, celle du jamais-content. C'est l'histoire d'un canard jamais content de ses pattes, sa queue, son corps et qui finit bête bizarre, chassée par tous. Heureusement il y aura l'amour et la belle découverte que Madame Ornithorynque peut faire des petits (affreusement laids au demeurant).

[BF]

L'Ornithorynque est rien qu'un rigolo

C'était le soir du sixième jour et l'heure de la débauche approchait. Il avait rendez-vous avec Gabriel Archange pour l'apéro. Bien mérité : il commençait à fatiguer. Il faut dire qu'il avait abattu un sacré boulot cette semaine. Quelque diable alors le poussant, Il se sentit facétieux. Envie de Se lâcher. Il reprit son mécano. À un corps velu de loutre qui traînait dans l'atelier, Il adjoignit deux énormes glandes mammaires, mais dépourvues de mamelons. Les petits n'auraient qu'à se débrouiller à lécher les suintements lactés une fois sortis de l'œuf,

hein. Ben oui ! un mammifère pondeur, et alors, je t'en pose des questions ? Et si je te lui embouche un bec de canard et lui colloque des pieds palmés, ça va mieux ? Et un trou unique à tout faire, qu'est-ce que t'en dis ? Et pour le mâle un sexe à deux bouts, par-dessus le marché. Et une poche à venin à la griffe de la patte arrière pour quand on l'embêtera, ça te calme ? Il agrafa à la bestiole une élégante queue de castor et largua le tout sur une île qui venait juste d'émerger la veille et qu'il décida d'appeler Australie. Parce que. Quand les indigènes aborigènes ramassè-

rent l'animal, ils lui donnèrent tout naturellement le nom de *mallingong*, ou *boondaburra*, ou un autre, va savoir, selon le territoire où ils se trouvaient. Et basta...

Jusqu'à ce qu'un beau jour de 1798, les honorables membres de la Literary and Philosophical Society of Newcastle on Tyne, Angleterre, reçussent^[1] un envoi du capitaine John Hunter, gouverneur de la colonie pénitentiaire de la Nouvelle-Galles-du-Sud, Australie. Il s'agissait d'un tonneau de saumure dans lequel baignait une dépouille de l'étrange bête. Une chimère, manifestement, pensèrent-ils. Passés maîtres dans l'art de la mystification, les empailleurs chinois fabriquaient depuis longtemps des sirènes en assujettissant à un corps de poisson une tête de singe, ainsi que toutes sortes d'animaux fabuleux que les propriétaires de cabinets de curiosités s'arrachaient à prix d'or.

Mais après de vaines tentatives de séparer le bec du corps, il fallut se rendre à l'évidence : l'animal était bel et bien, quoiqu'improbable, incontestable.

On apprit par une note jointe au colis que les colons australiens le désignaient sous les noms de *duckbil*^[2], *watermole*^[3] ou encore *duck-mol*^[4]. L'année qui suivit son arrivée en Europe, la Science le baptisa *Platypus anatinus*^[5], ce qui fait tout de suite plus sérieux, puis *Ornithorhynchus anatinus*^[6] ; avec deux 'h'. Après maintes polémiques, on inventa pour l'y classer le genre des monotrèmes ; sans 'h'. Et on rangea le défunt dans un tiroir pour l'y oublier aussitôt^[7]. On avait quand même autre chose de plus sérieux à faire,



géographique : « *Imaginez-vous, mes amis, un continent [...] où les quadrupèdes ont des becs, comme l'échidné et l'ornithorynque, et ont obligé les naturalistes à créer spécialement pour eux le genre nouveau des*

monotrèmes (sic)... »

Un certain^[9], qui se donnait un vernis scientifique, le crut ovovivipare (il est ovipare) et l'affubla d'une queue pointue (elle est désespérément plate) :

« — *Voyons, cher père, qu'avez-vous découvert ?*

— *Une créature étrange, mes enfants, un ornithorynque, un platypus de l'espèce des animaux à bec de canard. Je reconnais cet animal dont j'ai vu si souvent les gravures, et j'avais bien souvent désiré en contempler un en vie dans le pays où il vit en liberté.*

— *Est-ce un canard, mademoiselle ? demanda Ruth avec une sorte de crainte.*

— *As-tu donc vu des canards possesseurs de quatre pattes, avec du poil sur le dos, le tout terminé par une queue pointue ? répliqua O'Brien.*

— *En effet, c'est une bête étrange*

à commencer par arroser la fin des hostilités. Mais les écrivains veillaient, qui ne l'omirent pas. Sa baroque silhouette plana sur la littérature du XIX^{ème} siècle : Jules Verne^[8] s'en empara pour l'inclure dans une longue tirade qu'il plaça dans la bouche de Paganel, secrétaire de la société



que celle-ci, ajouta Max Mayburn. Les naturalistes la classent parmi les mammifères et prétendent qu'elle est ovovivipare, c'est à dire qu'elle donne des oeufs qui éclosent au moment où ils sont pondus et d'où sortent des petits

frir une singulière variété de formes dans ces animaux excen-triques.

— *N'importe, ces bêtes-là sont loin d'être jolies, riposta Jenny Wilson^[10], et comme nourriture, je préférerais le canard. »*

Il n'y a effectivement pas de comparaison possible. La vérité sort de la chaste bouche des jeunes filles.

Un autre^[11] décida de lui octroyer, outre le don de s'enlever dans les airs, celui de ressusciter :

« — *L'ornithorynque forme la nuance entre les phoques et les oiseaux. Ses pieds réunissent des nageoires à des griffes ; sa mâchoire se termine en bec de canard, et sa structure interne le rapproche des squales et des reptiles. Il a ordinairement un pied de long et il habite les lacs d'eau douce. Nageant et volant, mammifère, amphibie et ovipare, l'ornithorynque sert de nourriture aux naturels du pays qui l'appellent taupe d'eau.*

Richard le mit en joue avec sa carabine et le tua.

— *Va chercher, Diamant ! s'écria le chasseur en s'adressant à son chien.*

En moins de deux minutes, l'ornithorynque fut rapporté encore en vie. »

Étonnant, n'est-ce pas ?

Le petit monstre attendit son aède jusqu'à ce qu'en 1917 Raoul Bernard fit paraître aux éditions Pacis, sises 1, rue Frédéric-Passy, à Nice, un ouvrage

en deux volumes intitulé *L'Éternelle Question*. Vaste programme, surtout quand on s'avise que la chose était sous-titrée : *L'Auteur de Tout ? — L'Ame ?* Il s'agissait d'une épopée en vers, d'une encyclopédie rimée de tous les savoirs dont l'auteur avait la courtoisie de nous avertir que « *Le lecteur qui craindrait la fatigue du rythme pourrait ne lire que comme simple prose les vers de pure science.* » Sage conseil ! On y trouvait, page 82, ce remarquable et émouvant hymne à notre nouvel ami :

« *Et là, j'ai vu d'abord ces mammifères-oiseaux,
Les monotrèmes à bec, pères des marsupiaux ;
L'ornithorynque, être étrange,
en survit en Australie.
Encore oiseau, mais avec quatre pieds ; bec de canard,
Mais muni de jeunes dents ;
pieds à palmes d'amphibie,
Mais à griffes pour fouir ; oiseau tout à fait à part
Pondant, couvant des œufs,
mais allaitant, mi-mammifère,
Les petits hors la coquille. —
Est-il exemple plus beau
D'espèces évoluant, que ce merveilleux anneau
De la chaîne au grand Mystère ;*



— *Que cette articulation Au cœur de l'Évolution ?*
Ajouterai-je que l'émotion tant culturelle qu'esthétique qui s'empare de moi à chaque fois que je consulte cet ouvrage m'oblige à ne le lire qu'à dose homéopathique ?
Je ne suis qu'un homme, moi. Je ne suis pas Lui. J'ai autre chose à faire qu'à traîner éternellement à l'apéro avec Gaby. **XXX** [CD]

^[1] Eh ! oui...

^[2] Bec de canard.

^[3] Taupe aquatique.

^[4] Canard taupe.

^[5] Pattes de canard.

^[6] Canard à bec d'oiseau.

^[7] Les amateurs peuvent, pour la somme

de 500 \$, se procurer une réplique de son squelette, et pour 80 une copie de son crâne, à l'adresse suivante : <<http://www.americanheadhunters.com/boneclones.html>>

^[8] Jules Verne, *Les enfants du Capitaine Grant*, Paris : Hetzel, 1867.

^[9] Bénédic-Henry Révoil, *Voyage au pays des kangourous*, Tours : A. Mame et fils, 1885, pp.124 & 125.

^[10] En accord avec Hegel, qui, avant que de subir de Spinoza les derniers outrages, note dans son *Esthétique* : « Les animaux hybrides, qui constituent le passage d'une forme déterminée à l'autre et en mélangent les figures respectives, nous semblent laids même s'ils frappent notre attention, tel l'ornithorynque, qui est un mélange d'oiseau et de quadrupède. »

^[11] Philibert Audebrand, *Un petit fils de Robinson*, Paris : E. Guérin, 1905, pp. 189 & 190.

Au pied de la lettre

Ne vous êtes-vous jamais posé la question de l'origine du O ? Notre enquêteur s'accorde ici le droit de pousser l'investigation : qui se cache derrière O ? L'O joue les mystérieuses, à défaut d'être noire, mais foi de N°, nous percerons le mystère !

Tant va la cruche à l'O...

L'O est un menteur égocentrique, il fallait que ce soit dit. Sans plus attendre, nous allons le démontrer aux sceptiques (y compris les vraies) qui pourraient encore en douter.

Tout a commencé par un O naturel, d'un ovale magnifique, né dans l'eau, justement : l'huître, que les latins nommèrent *ostris*, sans doute pour sa forme proche d'une oreille. L'Ob de celle-ci n'ayant point voulu quitter la Sibérie, l'O se résolut à changer de climat et se mit en quête de cinq congénères. Finalement, l'O, à six, gagna le désert. Il y trouva Anna Karina, qui avait fui Godard. Elle joua de la flûte à l'O, Karina, et attendait qu'O baise, mais O, posé, déclara que rien n'était possible dans un fouillis pareil. Finalement, elle accepta qu'O range avant de lui réclamer la pluie. Ô rage, elle ne devait pas arriver. C'est ça, l'O !

Pourtant, O mit du temps à reprendre son chemin. Brave O ! Il sombra dans la dé-

pression, s'adonnant à tous les vices. O but beaucoup de canons, dans les bars d'O, et il devint une loque. On put dire alors qu'O zone et qu'O rale, et il prit des coups, O, gnons qu'il rendit au centuple. Mais c'était oublier qu'on était en avril. Il regarda son calendrier, O : Pâques, déjà !

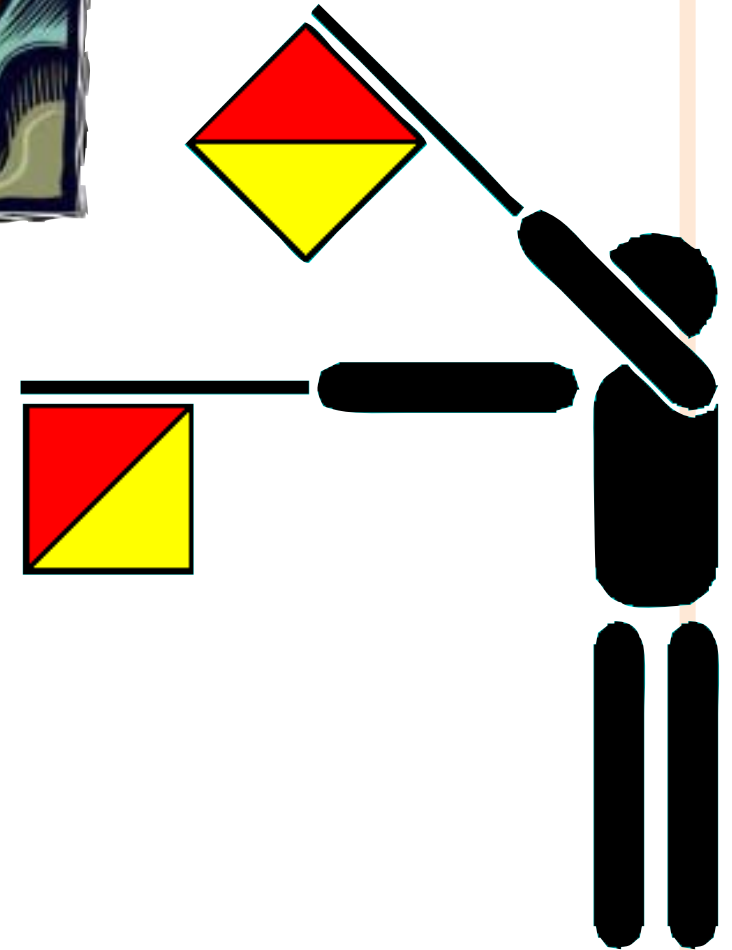
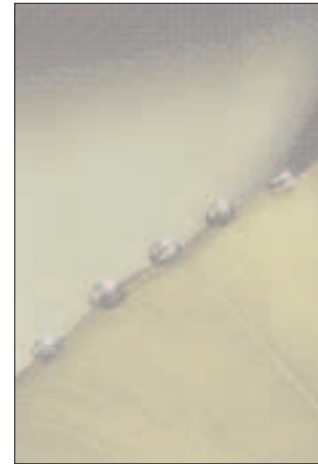
Alors il chanta sur la place Saint-Marc, O, et vendit bientôt des albums « *O live* ». Une fois l'O tari, il changea encore de carrière. Avant que l'O se tente à Sion, il avait déjà bourlingué, notamment en Italie, où il avait rencontré Marthe et Gina. Une fois, on vit O frir des fleurs. Gina et Marthe n'aimèrent pas et voulurent le quitter. Il les séquestra toutes deux. Alors la police lui cria :

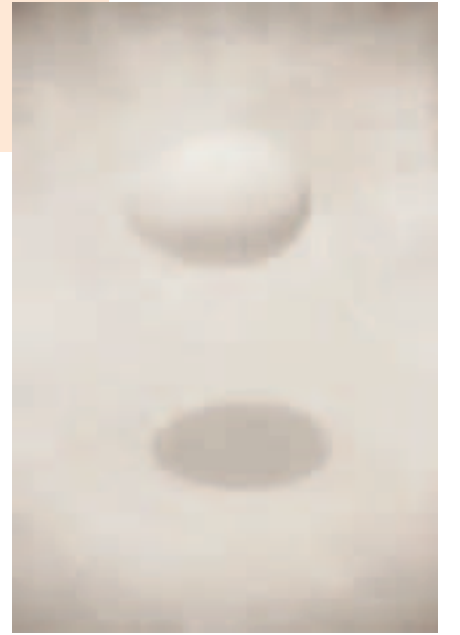
— O ! rend Gina ! Et relâche Marthe, O, ou on te tape sur les doigts !

Et ils tuèrent l'O. Son corps sécha et l'on vit bientôt ses os. Et c'est ainsi que l'on sut que l'O se ment. **XXX**

[YL]

Portfolio





O La révolte des lettres

Après moult discussions, nous décidâmes d'accorder aux autres lettres de l'alphabet le droit de s'exprimer dans ces pages à condition de s'astreindre à ne pas utiliser le O. Cette friandise, à déguster sans faim, nous convie à nous souvenir que nul n'est tenu à la lettre !

L'amer avis du râleur (une lettre à la mer)

Le râleur : râleur invétéré, il va faire la preuve, en un millier de signes, que la lettre célébrée dans ce magazine est simplement inutile.

Merci de ce préliminaire qui présente bien ma pensée. Pas de lettre suscitée dans celui-ci. La vie n'est pas envisageable sans eau, mais elle peut se passer de ce caractère. Chimérique ? Que nenni, je réfute et signe cet avis par l'exemple. Regarde et admire !

Certes, le pluriel sera quelque peu amputé, mais dans une perspective individualiste, seuls je-tu-il s'avèrent nécessaires. « Ils » aussi reste, utile à désigner les autres, les ennemis. Avantage annexe, finis les échanges elliptiques. Discuter sera plus qu'un simple résumé, place à plus de diversité.

Que d'avantages, que d'avantages à s'en

passer, que de délicates lectures en perspective, bref que du b... Mince, je m'égare, je m'excuse et me reprends. Que d'avantages, disais je, à ce délettrage peu délétère. Un exemple à suivre, une mise en place rapide à mener en un instant d'éternité et l'alphabet reflourira, exempté de ce cercle si délicat et caractériel.

Halte là, j'en ai fini avec elle et j'achève la lettre par une fusillade sévère :

Ratatatatata...

(Imaginez le ridicule si elle eut été à l'eau ?) **XXX**

[BF]

O 1.Outside, à l'intérieur

1. Inside. Plus qu'une critique, une plongée en apnée et en musique dans les sons et paroles d'une œuvre majeure bowienne. Silence, on tue en musique...

Premier meurtre artistique



1995. Une rumeur lancinante secoue la petite planète de retour. David, little white duke, un ange resté trop longtemps immobile, dansant parfois dangereusement près du gouffre de l'ennui, aurait réussi l'incroyable pari de

remonter à l'air libre.

Oubliées les errances des années 80, oublié Tin Machine, Bowie a de nouveau besoin de s'exprimer : une nouvelle rage musicale, une menace sourde. Elles claqueraient sur *1.Outside*, dit-on.

Nous sommes en 1995. Et lorsque pour la première fois, je mets la petite galette sur ma platine-laser, un murmure fatigué envahit mon salon, une voix fantomatique égrène mes/nos jours. Les échos de *Leon*

takes us outside résonnent sur les ondes du passé : « *Wednesday, Martin Luther King Day, afternoon, in view of nothing* ». Le ton monocorde énoncé à s'y méprendre à l'agenda de l'ennui d'un homme désabusé. A priori, David Bowie nous invite à plonger dans un nouvel univers. Un rapide coup d'œil au livret confirme en effet que notre caméléon préféré va se muer en plusieurs personnages.. Et la première épine noire se nomme Leon Blank...

On peut sourire. David Bowie serait-il nostalgique des années 70 ? Qu'à cela ne tienne, prenons-nous au jeu. N'entend-on pas au loin au loin la foule hurler ? Des instruments mugissent et dans ce chaos cherchent à s'imposer. Voilà bien un étrange univers dans lequel nous invite le chanteur. Bienvenue dans la zone du dehors, vous entrez dans un autre espace temporel, celui de notre humanité perdue.

« Outside »... *And now. Not tomorrow. Yesterday. Not tomorrow. It's happening outside.*

L'entrée en matière est violente, nous ramenant réellement 20 ans en arrière, lorsqu'on chantonnait, incertain, *Beauty and the beast*, sur l'album *Heroes*. Nous sommes en 1995, le monde entre dans l'ère Internet, il est plus incertain que jamais et ce nouvel âge d'or virera vite au cauchemar économique. Les enjeux sont ailleurs, prophétise-t-il d'une voix de crooner, la musique aussi, poisseuse et inquiétante à souhait.

La musique par K.O.

Mais ce n'est rien, comparé à ce qui nous attend par la suite. Car le *Hearts Filthy Lessons* attend en embuscade d'attraper ces cœurs qui n'en peuvent plus d'apprendre. On n'y échappe pas à cette chanson arrache-cœur. C'est le croche-pied vicieux, celui qui au détour d'un coin de rue nous fait étaler de tout notre long. Premier stimuli angoissant, un clavier revenu de nulle part massacre son instrument et un Bowie ironique nous susurre à l'oreille « *Paddy will you carry me ? I think I've lost my way ! I'm already in my grave ! I'm al-*

ready... » Comme si, déjà par terre, nous n'avions pas compris. Il était dit que cet album serait sombre...

Puis, secourable, il nous tend la main pour ce « *A small plot of land* », jazzy à souhait, volontairement déroutant. Les musi-

ciens de Bowie entrent dans la partie, prennent pieds dans l'album et ne lâcheront plus prise jusqu'à la dernière note. Et notons ici le retour du grand Mike Garson, qui avec ses rivières de notes, nous ferait presque le coup du « *Rebel, rebel* »... Comme la voix de Bowie, qui va et vient, part et se retourne,

Assez de bla-bla sur Bowie, la meilleure des introductions reste encore à ce jour son œuvre musicale. Voici donc une courte discographie de ce que je considère comme le meilleur...



- ✓ **Hunky Dory (pour le titre phare ch-ch-changes)**
- ✓ **The Rise And Fall Of Ziggy Stardust And The Spiders From Mars**
- ✓ **Low**
- ✓ **Heroes**
- ✓ **Lodger (soit la trilogie berlinoise au complet)**
- ✓ **Black Tie, White noise (l'album de la renaissance après le passage à vide des années 80)**
- ✓ **1.Outside (que dire de plus...)**
- ✓ **Earthling (la deuxième claque)**
- ✓ **Heathen (le dernier en date)**

toujours présente, malgré la folie ambiante.

Ce faux entracte laisse place à la voix mécanique de Baby Grace, premier « *segue* », Brian Eno prend les commandes, nous rappelant que cet album est aussi conceptuel, que Nathan Adler, le profes-

seur-détective, enquête sur un mystérieux meurtre artistique. Adler est un artiste, il chante, « *Hearts Filthy Lessons* », c'est lui.

Baby Grace est une enfant de 14 ans, droguée, nous rappelant une certaine Christiane F, aussi fragile et paumée. Amie, ton meurtrier est dans l'ombre ! Ne sens-tu rien venir ? Si. « *And I think something is going to be horrid* » confesse-t-elle dans un dernier soupir.

Nous massant avec peine nos tibias malheureux, il nous faut repartir. Nous n'irons pas très loin, car un uppercut vient sans prévenir : *Hallo SpaceBoy* percute méchamment, de loin le morceau le plus violent, le plus



hypnotique de l'album, et, certainement, à ce jour, la chanson la plus aboutie dans l'œuvre du caméléon, car la plus mature.

Une schizo-œuvre angoissante...

Bowie, maître du double-sens, alterne le chaud et le froid, danse avec sa voix, retenue-détachée. S'adresse-t-il à lui-même, lorsque, presque calme, il chante *This chaos is killing me ?* Prophétique, disais-je, en préambule... Quelques années plus tard lorsque le hasard des morceaux voudrait que *Hallo SpaceBoy* soit suivi de *I'm afraid of americans*, la démesure du premier prend tout son sens, la poussière de lune nous cou-

vrira certainement un jour. La violence du propos nous escorte encore quand nous abordons le rivage de *The Motel*. Le calme après la tempête. Respirons. Ici les rideaux sont gris sales, l'odeur de renfermé permanente, les draps d'une couleur douteuse, mais si *Hallo spaceboy* est une œuvre ultime, *The motel* est la chanson parfaite de l'album. Notre monde est gris-gris, chante Bowie, d'une voix posée :

« *We're living from hour to hour down here.*

And we'll take it when we can » Et, plus loin:

« *Explosion falls upon deaf ears While we're swimming in a sea of sham*

Living in the shadow of vanity A complex fashion for a simple man. »

L'enfer c'est les autres, mais il commence par nous. Le désabusement parfait d'un texte parfait chanté parfaitement et à la mélodie parfaite. Que dire de plus ?

Et bien Bowie continue. Il n'est pas dit qu'il nous laissera une minute pour reprendre véritablement nos esprits. Et Nathan Adler reprend du service pour se pencher sur le cadavre d'une



jeune fille de 14 ans et sur celui du XX^{ème} siècle. C'est *I have not been to Oxford Town*, chanson pop presque anecdotique dans cette fournaise. Mais c'est la marque de fabrique bowienne. Une note traditionnelle dans un album avant-gardiste aurait de quoi dérouter, mais elle apporte sa brique à un édifice déjà solidement charpenté.

« *All is well The 20th century dies* » conclut-il avec humour. Qui le contredira ?

Certainement pas la chanson-philosophique qui suit. *No control*. Toujours Nathan Adler au commande. Ici le message politique est clair. « *Je mériterais de passer ma vie à genoux, si je*

ne contrôlais pas mon destin ». La voix est grave, même si on sent sourdre ici et là un rictus moqueur : « *I can't believe I've no control. It's all deranged* ».

Neuf premiers morceaux étouffants, qui vous serrent la gorge comme un étoupeur. Les faux-plats y abondent, rendant illusoire les repos pourtant mérités. Neuf premiers titres, que dis-je, neuf chrono-

niques sur notre temps, pastels violents de notre impossibilité à choisir. Gris-gris.

Et une première question me tourmente, est-il vraiment sain d'écouter cet album en une fois et dans l'ordre des plages ? L'asphyxie menace. Rares sont les disques qui vous angoissent autant.

...mais assassine

Aurai-je tort d'appréhender le prochain morceau ? Non... C'est la voix d'un vieil homme de 78 ans qui s'exprime. Voix usée par les art-drogues qu'il a trop vendus et utilisés... Triste comme un lundi matin ou une soirée d'hiver.

Est-ce un hasard qu'exprime alors l'assassin ? Un long hurlement à la face du monde, *I say*, et une véritable gageure pour Bowie à pousser les nuances de son chant au maximum... Les instruments s'entrecroisent et s'affrontent. *The voyeur of utter destruction* est certainement le summum de cet album phare. Nous avons affaire au plus parfait des chaos artistiques...

Et ce n'est pas la voix déformée de Ramona, amie, maquerelette-artiste de Baby Jane, gourou de son état, prêtresse d'un temple du suicide, qui infirmera la sensation qu'à ce moment l'album prend un tournant... *I am with name* s'aventure dans les méandres du cabaret, Bowie aime Brecht et son compositeur fétiche Kurt Weill.

À tout prendre, on prierait presque que l'album se finisse sur cette chanson. Non, le meurtrier à l'identité inconnue s'insinue à nouveau. *Wishful beginnings* où la lente litanie d'un artiste qui s'excuse de tuer au nom de l'art, « *We had such wishful beginnings But we lived unbearable lives* », telle est sa conclusion. Nous sommes dans un théâtre où les jeux d'ombre se meuvent à toute vitesse... Bowie murmure plus qu'il ne chante et ses

musiciens l'accompagnent dans une ambiance industrielle angoissante...

Rien à voir avec l'entraînant *We prick you*, presque trop eighties, tendance New Wave... Où les habitants d'Oxford Town réclament la justice: « *Tell the truth* ». Morceau mêlant allègrement les genres, à mi-chemin entre le collage et la superposition d'éléments sonores... Ici point de performances, juste une chanson qui s'écoute. Un oasis dans un océan de sons en multiple.

Et que dit notre enquêteur ? Nathan Adler soupçonne Alge-

ria, note ses faits et gestes... Le ton est professionnel, clinique. Faut bien gagner sa croûte... Et le revoilà ? On ne sait jamais au cas où on aurait oublié que le héros c'est lui, le meurtrier dérangé... Ben tiens donc il nous l'avoue : « *I'm deranged* »... Et le piano de Garson reflète à merveille son état d'esprit, tout est en contretemps à la limite de la dissonance.

Ouf c'est fini ?

Pas question, le jeune Leon Blank en rajoute une couche avec *Thru architects eyes* qui clôt d'une main de maître une

histoire hallucinante ! Blank chante la gloire de la ville, sa ville... Nous sommes tous des enfants du bitume, nous aimons les lumières de la ville, nous aimons notre voiture... et j'adore définitivement cet album.

Mais, me direz-vous, il reste deux morceaux ?

Certes Nathan Adler réapparaît pour clore l'enquête par un énigmatique *Ramona was so cold*... Nous voilà bien avancé !!

Et ici on sent que les musiciens lâchent prises. Ils savent qu'ils ont participé à un grand album, alors serait-il juste de leur reprocher de jouer la facilité sur le véritable dernier morceau ? Historiquement, *Strangers we meet* fut écrit lors de la session de l'album *Buddha of suburbia*, assez dispensable. C'est une chanson pop classique, trop optimiste pour figurer sur cet album... mais qu'importe, elle est présente et sert de point final à un pur chef d'œuvre. Merci Sir David Bowie. **XXX**

[DK]



O Critiques

Histoire d'O

Un numéro autour de la lettre « O » ne pouvait se passer d'une critique d'*Histoire d'O*.

— Qui c'est qui s'y colle ? ”

Dilemme du rédacteur : avouera-t-il qu'il l'a vu ou restera-t-il muet, passant à côté d'un bon papier ?

— Hum... moi ! ”

— Oui ça ne m'étonne pas ! ”

Bon finalement je dois avoir une gueule d'obsédé. Allons-y alors.

Quelques détails techniques pour commencer : Film réalisé en 1975 par Just Jaeckin, basé sur un livre de Dominique Aury/Pauline Réage, avec Bidulette, Machin-chose et Udo Kier (le seul dont le nom aura été retenu par la postérité, du moins par l'esprit défaillant du rédacteur), *Histoire d'O* raconte l'initiation sexuelle d'O, par son petit ami, puis par un noble un peu décadent dont elle s'éprend et dont elle livre le nom dans un rôle : « Sir Stephen »...

Stylistiquement, *Histoire d'O* mélange grâcément la lumière éthérée que l'on peut trouver sur les photos d'Hamilton, et la bande son de Pierre Bachelet. On aime ou on n'aime pas, ou on a lu que le kitsch est

tendance et on se force. Après cette lapidaire introduction, passons vite à la critique du film, qui se décomposera en trois O.

O comme Orgie.

Voilà à quoi pourrait se résumer

l'essentiel du film : orgies perpétuelles, rapports sans honte où se mêlent les corps des hommes, des femmes et des scoubidouidous, dans la clarté des chandelles (côté classique) et des néons (côté 70's). Rien que de très classique et sage pour nous autres déjà habitués, par la mode du porno chic, à des scènes autrement plus crues. Certainement qu'en pleine France pompidolo-giscardienne, le film a dû choquer plus d'un bourgeois. Aujourd'hui, à l'heure où l'on s'entiche des porno stars, plus personne ne s'offusquera devant les tribulations érotiques d'O. Cependant, elles conservent un caractère désuet pas forcément déplaisant.



En revanche, ce film permet de comprendre certaines vérités et l'hypocrisie de la libéralisation des mœurs.

O comme Objet.

O est la femme objet par excellence, le fantasme de l'être dominé, soumis et, malgré tout, O aime et consent à tout. Elle passera d'un homme à l'autre comme un simple présent, ramenant même à l'homme qu'elle quitte une nouvelle proie. Avant ça, elle s'initiera aux diverses formes de la sexualité dans un cou-

vent-bordel avec cornette mais sans culotte et soutien-gorge. Elle finira par subir tous les outrages sadiques auxquels peut se livrer un noble décadent. Devant cette avalanche de perversion, elle triomphera en marquant son territoire, sur cet homme, d'une dérisoire brûlure de cigarette. Quant à ceux qui conserveraient une image idyllique des années 70 et de l'égalité de l'homme et de la femme devant la fornication, ce film détruira, à la masse, leurs dernières illusions.

O comme On passe à autre chose ?

Certes, depuis, la situation n'a pas évolué et les pornos d'aujourd'hui flattent, avec force images, les envies de domination des mâles frustrés. Est-ce pour autant qu'on doit pardonner à ce film de n'être que ça ? Non, car depuis d'autres ont fait mieux et plus intelligent et ont utilisé l'orgie brillamment. Citons ainsi *Eyes Wide Shut* de Kubrick, mais ceci est une autre histoire, une autre lettre, un autre numéro. **XXX**

[BF]

Mister O

Mister O rage de ne pouvoir franchir ce gouffre.

Le nouveau héros de cette mésaventure n'est autre qu'un O crayonné et paré de bras et de jambes. Son unique objectif est de passer ce maudit ravin qui coupe son chemin. Rapidement, cette idée va tourner à l'obsession et notre protagoniste, non pas dénué de talent, fera tour à tour appel à beaucoup d'astuce, un soupçon d'inventivité, une

bonne part de maladresse et usera de maints artifices technologiques... Mais, tel le coyote poursuivant inlassablement son roadrunner, c'est principalement l'infortune qui affligera notre personnage. Tout l'empêche d'atteindre son but, l'autre rebord de ce fossé abyssal : son entourage, les arbres, les outils qu'il confectionne...

Mystère opaque

Et comble de l'ironie, tout autre



que lui entreprenant pareille tâche y parvient et poursuit serenement sa route.

Trondheim dénonce cyniquement un comportement de société devenu banal : pour arriver à son but, Mister O n'hésite pas à utiliser tous les moyens et à faire preuve d'une imagination démoniaque (brûler ses congénères afin de s'en servir comme montgolfière, les pousser dans le vide, les arnaquer d'un euro-balle)...

Mister O se terre dans un mutisme linguistique

L'exercice de style de Trondheim se déroule en trente planches, soit trente solutions avortées pour traverser ce ravin. L'auteur s'est imposé un découpage de chaque planche en soixante vignettes dont les trois premières sont invariablement les mêmes. Mille huit cents cases d'un dessin extrêmement minimaliste qui of-

frent un humour sarcastique et potache où aucune parole ne sera prononcée mais où l'absurdité de la bêtise humaine sera invariablement vérifiée : toujours essayer, persévérer et finalement aboutir à la même fatale issue : la chute. **XXX**

[SH]

Mister O de Lewis Trondheim, chez Delcourt.

Amando de Ossorio : que d'os, que d'os...



Devant le patronyme et prénom d'Amando (et non Armando) de Ossorio, Mac-Mahon aurait pu s'exclamer « que d'O, que d'O », puisqu'ils ne comprennent pas moins de quatre O, comme l'Audi du même nom. Et le cher maréchal aurait pu aussi ajouter, en contemplant la carrière très particulière de ce réalisateur ibérique, « que d'os, que d'os ». En effet, Ossorio, profitant de l'assouplissement de la censure franquiste au début des années 1970, aurait pu se contenter de servir la soupe, comme certains de ses confrères,

à l'acteur-scénariste Paul Naschy dans ses délires lycanthropiques, ou bien tourner à la chaîne des films érotiques à l'instar d'autres cinéastes. À la place, il s'est fait remarquer par sa tétralogie des templiers zombies, antiques chevaliers ressuscités pour l'occasion – tas d'os ambulants, certes, mais singulièrement agressifs. Notons au passage que « Ossorio » rappelle phonétiquement « ossuaire », et vous comprendrez pourquoi ce sympathique Espagnol est à l'honneur en cet article où « Os » rime avec « O ».

Ossorio (né en 1918 et décédé



en 2001) ne s'est pourtant pas exclusivement consacré aux croisés morts-vivants : il fut l'auteur d'un long-métrage vampirique assez réussi, *Malenka la vampire* (1968), et de quelques films d'épouvante fauchés tournés vers l'occulte et le satanisme dans les seventies, avant de finir assez misérablement avec *Serpiente de mar* (1984), méga-nanar semi-aquatique où une poignée d'acteurs américains en perte de vitesse (Timothy Bottoms, Ray Milland, Jared Martin) étaient



venus cachetonner. Toutefois, ce sont *La Révolte des morts-vivants* (*La Noche del Terror Ciego*, 1971), *Le Retour des morts-vivants* (*El Ataque de los Muertos sin Ojos*, 1973), *Le Monde des morts-vivants* (*El Buque Maldito*, 1974) et *La Chevauchée des morts-vivants* (*La Noche de los Gaviotas*, 1975) qui ont assuré sa – relative – renommée.

Les orbites désespérément vides des Templiers

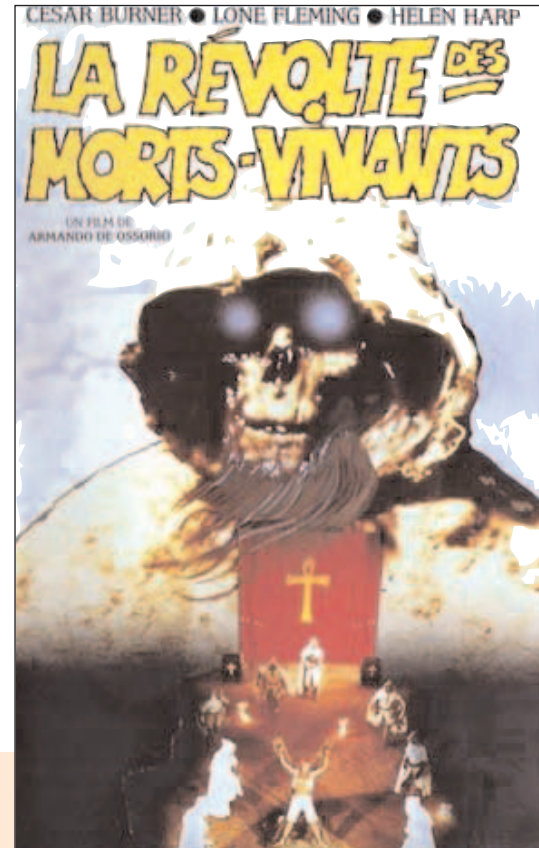
Qui sont ces templiers zombies ? De braves (enfin, pas franchement) chevaliers templiers qui, à l'époque de leur première existence, s'amusaient à torturer et tuer d'ac-

cortes donzelles dépoitraillées. Pourquoi dépoitraillées, me direz-vous ? Mais parce que les producteurs du film leur avaient demandé poliment, croyant, probablement à raison, titiller les plus bas instincts des spectateurs ! En tout cas, ils mettaient à mal la

réputation, historique paraît-il, de sodomites de cette digne congrégation. Ces aimables créations ne portèrent guère chance à leurs auteurs, puisqu'ils finissent exécutés – les chevaliers, pas les producteurs, preuve que la vie est mal faite –, après avoir eu les yeux crevés (par des corneilles dans le premier film, puis par le feu dans le deuxième...) Toutefois, comme ces peu recommandables personnages ont passé un pacte avec le Diable (décidément, Philippe Le Bel avait eu le nez creux), ils peuvent renaître périodiquement à la vie, le corps réduit à une momie squelettique et les orbites désespérément vides. À peine sortis de leurs tom-

beaux, ils n'ont de cesse de trouver des vivants, de préférence de jolies filles peu vêtues (chassez le naturel, il revient au

flelou et ses collègues, dans leurs rêves les plus fous, ne pourraient résoudre ? Grâce tout simplement à leur ouïe hyper-



galop), et de leur sucer le sang pour les transformer à leur tour en morts-vivants assoiffés. Comment les templiers peuvent-ils atteindre leurs proies, en dépit de leurs problèmes oculaires que jamais Alain Af-

flou et ses collègues, dans leurs rêves les plus fous, ne pourraient résoudre ? Grâce tout simplement à leur ouïe hypersensible – et non à leurs orbites occultes, comme on aurait pu le penser – qui leur permet de repérer un humain aux bruits qu'il émet, voire à ses seuls battements de cœur. D'où de belles scènes de suspense où des personnages, entourés par les momies encapuchonnées, tentent de retenir jusqu'à leur respiration pour passer inaperçus – pas le moment d'être enrhumé, donc.

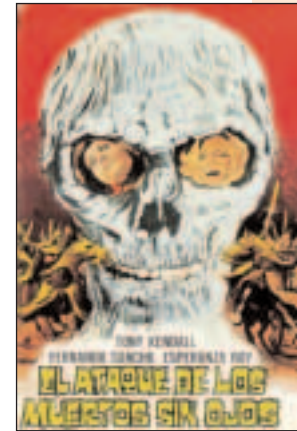
Seconde nouveauté de cette saga, et principale attraction, même, les chevauchées équestres des templiers. Oui, car les chevaux, particulièrement fidèles au-delà de la mort, accompagnent encore leurs maîtres, caparaçonnés comme aux plus beaux jours, à l'époque où les templiers allaient casser de l'Arabe bien avant les nervis de l'extrême-droite. Et ces chevauchées s'effectuent... au

ralenti ! Probablement pour accentuer le côté spectral et funèbre de ces étranges cavaliers. Inutile de dire que cette curieuse idée d'Ossorio provoqua l'hilarité de salles entières (qui rarement ne s'étaient autant... pliées, bien entendu), notamment lors du passage – devenu obligé – où l'une des héroïnes tentait de s'enfuir sur l'un des destriers-fantômes qui partait, lui aussi, au ralenti !

Des morts-vivants bons vivants à leur manière...

Que racontent, à part cela, les films ? Pas grand chose, en fait. *La Révolte des morts-vivants* nous présente les curieuses mœurs passées et présentes de ces Templiers, qui tentent de trucider tout être humain passant près de l'abbaye abandonnée où ils ont établi leurs quartiers (de viande). Recourant lui aussi aux flash-back pour exposer les exactions médiévales de ses zombies, *Le Retour des morts-vivants* place son action dans un village de pauvres paysans qui vont presque tous être exterminés. Pour changer un peu, *Le Monde des morts-vivants* prend la mer comme décor et se déroule sur un vieux galion, hanté bien évidem-

ment par nos templiers ; cette situation maritime empêche toutefois les fans de la saga de retrouver les fameuses cavalcades au ralenti, d'autant plus que les morts-vivants ne semblent pratiquer ni surf ni planche à voile en remplacement (dommage).



Enfin, *La Chevauchée des morts-vivants* clôt la série au sein d'un nouveau village, situé sur la côte, dont les habitants se voient contraints de livrer des jouven-



celles à la convoitise des spectres-cavaliers.

Anecdote amusante, le deuxième film nous montre les Templiers, en chair et en os, vivant – et mourant sur le bûcher – en 1472, alors que leur ordre, historiquement, était déjà éteint depuis plus d'un siècle et demi ! Pas très sérieuse, la documentation !

Amenez les jeunes filles, que les zombies les mouchent !

D'accord, l'érotisme est timide, le gore tout autant. Certes, le scénario donne de la bande, la réalisation abuse du zoom et le talent des acteurs se résume surtout au tour de poitrine des victimes féminines, cependant il faut louer l'effort apporté à la photographie, souvent superbe, visant à magnifier l'apparence très gothique de la production – difficile de ne pas penser à certains longs-métrages de la Hammer, comme *L'Invasion des morts-vivants* de John Gilling (bizarrement, Gilling reprendra brièvement les Templiers dans son dernier film, *La Cruz del Dia-*



blo, en 1975). Si Amando de Ossorio n'a pas révolutionné le mythe du zombie, il lui aura donné une certaine aura poétique (sur une tonalité macabre), avant que l'italien Lucio Fulci ne verse dans la putréfaction et que les Américains, George Romero en tête (fort du succès de son novateur *La Nuit des morts-vivants* en 1968), ne surenchérisse dans le gore qui tache... XXX

[MM]

**Le prochain « N° »
sera consacré à la lettre**

e